

Histoire, archéologie et société
conférences académiques franco-chinoises

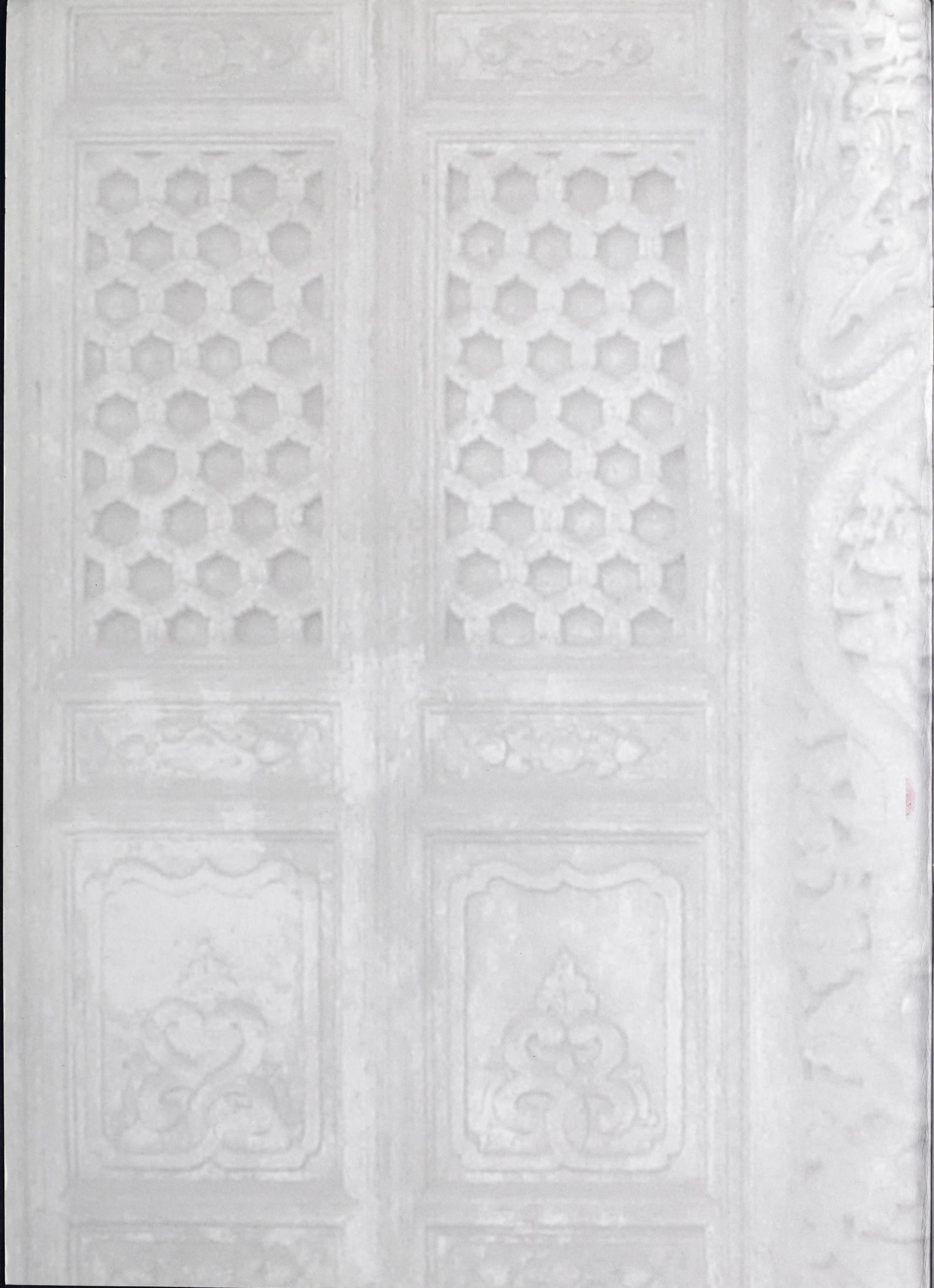
HISTOIRE ORALE DE LA VILLE DE PÉKIN

Ding Yizhuang

Cahier *N° 14*



École française d'Extrême-Orient Centre de Pékin *juin 2011*



Histoire, archéologie et société
conférences académiques franco-chinoises

Cahier N° 14

HISTOIRE ORALE DE LA VILLE DE PÉKIN

Ding Yizhuang

École française d'Extrême-Orient
Centre de Pékin

Ouvrage réalisé avec le concours du ministère des Affaires étrangères

EFEO Centre de Pékin

Histoire, archéologie et société - conférences académiques franco-chinoises

Cahier n° 14

ISBN 978-2-85539-1403

Imprimé à Pékin en juin 2011 à 800 exemplaires

Ce cahier a été réalisé par Marianne Bujard

Depuis 1997, le centre de l'École française d'Extrême-Orient à Pékin organise avec le soutien du ministère des Affaires étrangères et de l'Ambassade de France un programme de conférences intitulé *Histoire, archéologie et société - conférences académiques franco-chinoises*.

Des spécialistes français et chinois viennent exposer les résultats de leurs travaux les plus récents devant un public de chercheurs, de professeurs et d'étudiants. Plusieurs universités et institutions ont accueilli à tour de rôle les conférenciers et participé à l'organisation de ces rencontres : l'université de Pékin, l'université Tsinghua, l'université normale de Pékin, les Instituts d'histoire, d'archéologie et de sociologie de l'Académie des sciences sociales de Chine, l'Institut d'histoire des sciences de l'Académie des sciences, la Bibliothèque nationale, l'Institut de recherches du musée du Palais impérial. Afin de diffuser plus largement ces interventions, nous avons entrepris leur publication, en français et en chinois.

Ce cahier reproduit une conférence de Ding Yizhuang, chercheur à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences sociale de Chine, spécialiste de l'histoire de la dynastie des Qing (1644-1911) et des Mandchous, auxquels elle a consacré plusieurs ouvrages. Depuis 1996, elle s'est intéressée à l'histoire orale d'un groupe particulier d'habitants de Pékin, celui des descendants des gens des bannières, et parmi eux seize femmes dont elle a publié les récits de vie. Elle étudie maintenant l'histoire de Pékin à travers les souvenirs et les expériences de ses habitants. En interrogeant des Pékinois de milieux variés et de couches sociales différentes, elle vise à éclairer par l'analyse des destins individuels l'essor et le déclin de la capitale dans les cent dernières années. Le texte qui suit est une présentation succincte de sa démarche.

Histoire orale de la ville de Pékin

Ding Yizhuang

J'ai entrepris à titre expérimental d'utiliser les méthodes de l'histoire orale pour faire revivre les cent dernières années de Pékin. J'ai choisi de traiter le sujet de mon propre point de vue, c'est-à-dire à partir de mon expérience et mon histoire personnelle. Bien sûr, pour comprendre l'histoire d'une ville aussi riche, il faudrait non seulement s'appuyer sur des centaines d'entretiens et, en plus, compulsier un grand nombre de documents afin de croiser les sources écrites et la mémoire orale. C'est dans cette direction que je m'efforce d'aller. Les questions théoriques relatives à l'histoire orale et sa méthode sont en Chine dans leur première phase d'élaboration. Les recherches en Occident, et en particulier en France, sont probablement beaucoup plus avancées.

Ces dernières années, les travaux sur l'histoire de la ville de Pékin ont surtout été le fait d'historiens géographes intéressés à l'urbanisme ; d'autres publications, très nombreuses, appartiennent davantage à la vulgarisation et n'entrent pas dans le domaine scientifique. D'une façon générale, les recherches sur l'histoire de Pékin sont passablement en retard par rapport à celles qui concernent des villes plus récentes comme Shanghai, Wuhan ou Chongqing. Certes, quantité d'ouvrages sur les ruelles de Pékin, les *hutong*, ont été publiés, mais ils se limitent tous à une présentation de leurs noms, de leur histoire, des gens célèbres qui y ont vécu ou des anecdotes qui les concernent, sans s'intéresser à la vie des habitants ordinaires, à leurs souvenirs, leurs sentiments, alors que c'est justement eux qui composent le visage et l'âme de la ville.

Pékin compte aujourd'hui des millions d'habitants et il n'est bien entendu pas possible de les rencontrer tous. C'est pourquoi je me suis fixé des limites. Mes interlocuteurs sont nécessairement Pékinois depuis trois générations. C'est-à-dire

que leur famille habite Pékin depuis 1911 et qu'elle y a toujours vécu depuis. Ce choix est motivé par le fait que leurs ancêtres ont pu connaître la vie sous l'Empire, et la comparer à celle qui a suivi la chute des Qing. Ils peuvent témoigner d'une mémoire continue sur près de cent ans, ce que les nouveaux venus ne peuvent pas offrir. Le renversement du régime impérial par la Révolution de 1911 est un épisode décisif dans l'histoire de Pékin et dans l'histoire de la Chine. Les gens qui ont vécu dans le Pékin impérial ne sont certes plus là, mais dans les souvenirs de leurs descendants, on peut encore retrouver des réminiscences du passé. De fait, les habitants de Pékin considèrent que seuls ceux qui remplissent ces conditions sont véritablement des « vieux Pékinois ». Prenons mon cas : mon père est venu étudier à Pékin en 1930 et bien que j'y sois née, ni mon entourage, ni moi-même, ne nous considérons comme de vieux Pékinois.

Depuis quelques années, le monde académique chinois s'intéresse de plus en plus à l'histoire orale. Cependant les malentendus sont nombreux. Selon les habitudes de l'historiographie traditionnelle, les historiens préfèrent choisir comme interlocuteurs soit des célébrités – et faire leur biographie – soit des témoins des événements marquants de l'histoire, tels que la réforme agraire, le mouvement anti-droitier ou la Révolution Culturelle ; ce sont certes des sujets extrêmement importants, et que l'on doit traiter, mais ce qui m'intéresse personnellement, c'est la vie quotidienne des gens ordinaires. Non pas que je néglige les grands événements survenus à Pékin pendant le siècle écoulé, mais ce que je veux savoir, c'est quelle a été l'influence de ces grands bouleversements décrits dans les livres d'histoire sur la vie des gens ordinaires et sur leur destinée. Est-ce qu'ils ont eu une influence prépondérante ? Les Pékinois y ont-ils participé ? Comment ont-ils décrit ces changements à leurs descendants ? Quels souvenirs ceux-ci en ont-ils gardés ?

Quand je parle de gens ordinaires, cela ne désigne pas un ensemble homogène, mais des gens ou des groupes de gens de tous horizons ; ils n'appartiennent pas à la même classe sociale, ils sont de différentes ethnies, ce sont soit des hommes, soit des femmes, de tous âges et de tous niveaux culturels. Leurs connaissances et

leurs souvenirs de la ville offrent de grands contrastes. Ce sont justement ces contrastes qui me permettent de comprendre et d'observer sous de multiples angles la ville, son histoire et sa culture. Et je crois que cette approche peut nous apporter des choses beaucoup plus riches et plus profondes que l'histoire traditionnelle.

I

Au cours des enquêtes, j'ai été frappée par la dissemblance des souvenirs sur la ville selon le sexe et l'appartenance ethnique des témoins. Sur ce sujet, j'ai publié il y a quelques années seize histoires de femmes des bannières (*Ding Yizhuang, Zuibou de jiyi – shiliuwei qiren funü de koushu lishi* (Derniers souvenirs – Témoignages de seize femmes des bannières), Pékin, Zhongguo guangbodianshi, 1999). Après la publication, des critiques ont noté que ces témoignages de femmes ne présentaient aucune singularité en rapport avec le sexe des personnes interrogées. J'ai longuement réfléchi à cette question mais ce n'est qu'après avoir mené un nombre considérable d'enquêtes auprès d'hommes des bannières, que j'ai réalisé que tout en étant issus du même milieu, les hommes et les femmes avaient des souvenirs dissemblables et racontaient des histoires différentes ; en réalité, seule la confrontation des expériences permet de dégager des particularités en fonction des sexes. Cependant, l'expérience la plus marquante que j'ai eue dans les entretiens menés avec des vieux Pékinois ne se rapporte pas aux différences de sexe, mais d'ethnie. Peut-être est-ce lié à mon champ d'étude qui porte sur l'histoire de la dynastie des Qing et l'histoire des Mandchous ; ou bien, est-ce lié à ma propre identité, puisque je suis mandchoue.

Depuis la dynastie des Yuan, et même avant, jusqu'au déclin des Qing, l'histoire de Pékin est largement celle qui s'est faite sous la domination d'ethnies minoritaires. Lorsque les armées des Mandchous et de leurs alliés ont pris Pékin en 1644, ils ont obligé les fonctionnaires et la population chinoise han à déménager dans la ville extérieure tandis que les fonctionnaires et les soldats des huit bannières et leurs

familles s'installaient dans la ville intérieure. Celles-ci étaient réparties de la manière suivante : au nord, la bannière jaune à bordure à Andingmen et la jaune unie à Deshengmen ; à l'est la bannière blanche unie à Dongzhimen et celle à bordure à Chaoyangmen ; à l'ouest la bannière rouge unie à Xizhimen et celle à bordure à Fuchengmen et au sud la bannière bleue unie à Chongwenmen et celle à bordure à Xuanwumen. Désormais les membres des huit bannières, fonctionnaires et militaires, occupaient la ville intérieure, les Chinois, et parmi eux les commerçants, habitaient dans la ville extérieure (voir carte 1). Cette répartition demeura extrêmement stable, non seulement jusqu'à la fin des Qing, mais même jusqu'en 1949. Il y eut bien des mouvements de population, relativement nombreux, mais les gens des bannières restèrent dans la ville intérieure et les Chinois dans la ville extérieure, sans changement majeur.

La dynastie des Qing gouverna Pékin pendant près de trois cents ans, et la culture des gens des bannières - leur langue, leurs coutumes, leurs croyances, et tous les aspects de leur vie sociale et économique - fut pendant toute cette durée la culture dominante de la capitale ; elle ne se résume pas à l'habitude de « promener des oiseaux dans une cage ». Après la chute de la dynastie des Qing, les habitants qui occupaient l'espace le plus central, le plus vaste et le plus peuplé de la ville ont continué d'influencer tous les aspects de la vie à Pékin. Mais un grand nombre de chercheurs continuent obstinément de placer les Chinois et leur culture au premier plan. Un des meilleurs exemples est celui des guildes marchandes, que l'on tient pour représentatives de la culture de Pékin, alors que celles-ci étaient en fait situées à l'extérieur de Qianmen, dans le quartier du Pont du Ciel (Tianqiao) et à Xuanwumen. La répartition des habitants de la capitale était telle que les Chinois étaient logés dans la ville sud et que ces deux quartiers étaient les plus peuplés. Il faut bien convenir que les mettre en avant revient à négliger la part de la culture mandchoue dans l'histoire de Pékin.

Cette erreur n'est pas volontaire, elle résulte de faits historiques objectifs. En 1924, lorsque Feng Yuxiang, le général chrétien, chassa Puyi, le dernier empereur,

les Mandchous de Pékin furent persécutés et méprisés. Ils interrompirent leurs études, perdirent leur emploi, et quasiment tous leurs moyens d'existence. Ils furent forcés de prendre des noms chinois et de dissimuler leur origine. Le même traitement leur fut réservé partout en Chine, mais à Pékin il fut particulièrement sévère. Lorsque les Mandchous entrèrent en Chine, 100 000 soldats, sans compter les enfants, les vieux et les familles, s'installèrent à Pékin. Dans les siècles qui suivirent, la population s'accrût et à la deuxième année de l'ère Xuanton (1910), le ministère des Affaires civiles recensa 134 319 familles mandchoues, mongoles et han. En comptant cinq personnes par famille, on obtient le chiffre de 670 000 personnes. Les Mandchous des huit bannières et la Maison impériale représentaient près des deux tiers de cette population. Le seul clan impérial comprenait 50 000 personnes.

Entre 1911 et 1949, en quelques décennies, ces centaines de milliers de personnes disparurent des statistiques. Selon les chiffres de la Municipalité de Pékin, la population mandchoue de Pékin ne comprenait plus que 80 411 personnes en 1957, y compris les Mandchous venus d'autres endroits de la Chine et qui s'étaient installés à la capitale après 1949. Dans les années 1980, les mesures de discriminations positives prises en faveur des minorités entraînèrent une augmentation de la population mandchoue de toute la Chine, mais celle de Pékin demeura faible. D'après les statistiques de 2005, elle atteindrait le nombre de 325 000 individus, soit à peine la moitié de celle de la fin des Qing. Une proportion relativement importante d'entre eux est originaire des trois provinces du Nord-Ouest (Heilongjiang, Jilin, Liaoning). En réalité, les Mandchous sont un groupe ethnique reconstruit qui diffère des gens des bannières d'autrefois. Près d'un siècle après la Révolution de 1911, ces derniers n'existent plus. De fait, nombre de leurs descendants ne se sont pas réappropriés leur identité ethnique. Autrement dit, ils ne se reconnaissent pas dans les Mandchous actuels. Dans beaucoup de familles avec lesquelles j'ai eu des entretiens, certains membres s'enregistrent comme Han, d'autres comme Mandchous. Voilà qui donne à réfléchir. Dans mon travail

d'enquête, je me suis efforcée de retrouver ces individus cachés, car ce sont eux les vieux habitants de Pékin. Si l'on ne s'en tient qu'aux Han ou aux Mandchous d'aujourd'hui pour témoigner de la vie des gens des bannières, cela ne peut conduire qu'à des malentendus.

Mis à part les descendants des bannières, un autre groupe ethnique ne doit pas être négligé, ce sont les Musulmans. Ils sont au nombre de 250 000 et se situent par le nombre directement après les Mandchous. Avant les grands transferts de populations dus aux démolitions des années 1990, ils habitaient surtout à proximité des mosquées. Ils formaient de petites communautés disséminées dans toute la ville, vivant en cercles relativement fermés avec leurs habitudes propres. J'ai réalisé par exemple un entretien avec une famille de marchands musulmans. Lorsqu'ils vivaient durant la République dans le quartier de Qianmen, les commerces, les restaurants et les lieux de loisirs qu'ils fréquentaient étaient complètement inconnus des marchands chinois que j'ai interrogés dans le même quartier. La corporation des artisans et des commerçants du jade était autrefois contrôlée par les Musulmans. Les artisans chinois du Pont du Ciel, qui venaient du Hebei, bien qu'ils fussent aussi des artisans du jade, n'étaient absolument pas liés aux Musulmans de la profession. Ce point a attiré mon attention sur le fait que les Musulmans de Pékin formaient des petites sociétés avec leurs propres institutions. Cela m'a conduite à envisager la possibilité que non seulement les Musulmans, mais aussi les différents groupes sociaux, les groupes ethniques et même les corporations avaient chacun leur cercles sociaux et matrimoniaux. Entre ces cercles, même lorsqu'ils étaient voisins, on n'entretenait aucune sorte de relations. C'est une donnée caractéristique de la ville par rapport aux villages, et un de ses aspects surprenants.

La population mongole est peu nombreuse, mais son influence dans la ville n'est pas négligeable. Tout d'abord du fait des relations particulières qu'entretenaient les Mandchous et les Mongols durant la dynastie des Qing. La cour mandchoue avait adopté envers les Mongols une politique de conciliation. D'une part, les mariages étaient fréquents entre les aristocraties mandchoue et

mongole, et d'autre part, on favorisa le bouddhisme tibétain, largement répandu parmi les Mongols. On trouve donc à Pékin un grand nombre de palais de princes mongols et de princesses manchoues mariées à des Mongols, et de temples d'obédience Gelugpa, l'ordre des Bonnets jaunes du bouddhisme tibétain. Par ailleurs, on sait que les huit bannières étaient constituées de troupes manchoues, mongoles et han, et que les troupes mongoles étaient stationnées surtout à Pékin. Après quelques générations, les Mongols se sont « manchouïsés ». De nos jours, très peu parmi eux s'enregistrent comme Mandchous et ils réintègrent plutôt l'ethnie mongole. Mais comme ils ne comprennent pas le mongol et qu'ils n'ont jamais vécu dans les pâturages, ils ne sont pas reconnus comme tels par les leurs et ils ne veulent pas pour autant être assimilés aux Han ou aux Mandchous. Ils sont en quelque sorte assis entre deux chaises. Parmi eux, un petit nombre s'est fondu dans la masse des Chinois, mais d'autres, à l'instar des Musulmans, continuent d'évoluer dans leurs propres cercles.

Je voudrais insister sur le fait que ce n'est qu'après avoir rencontré des descendants des bannières, des Musulmans et des Mongols, et m'être entretenue avec un grand nombre d'entre eux, que j'ai pu imaginer et comprendre quelle était la vie dans le Pékin d'autrefois. Ce n'est pas le Pékin abstrait des urbanistes, des fonctionnaires et des sociologues, ni le Pékin « populaire » ou « communautaire » que certains érudits imaginent. Autrement dit, la recherche des descendants de ces groupes peu visibles et les souvenirs qu'ils ont conservés de leur ancêtres et du Pékin d'alors constituent un préalable pour comprendre la culture de la ville et sa mentalité.

II

Au début de mes enquêtes, j'ai plutôt cherché des gens de statuts différents du point de vue de l'ethnie, du sexe, de la classe sociale et de la profession, et je ne me suis pas particulièrement intéressée à savoir où ils habitaient. Puis, après avoir

interrogé un certain nombre de personnes, j'ai fait un classement sommaire d'après leur lieu de résidence et j'ai été très étonnée du résultat. Ce qui était vrai au début des années 1950, à savoir que les gens des bannières résidaient dans la ville nord tandis que la population chinoise et ses commerçants logeaient dans la ville sud, l'était encore aujourd'hui. J'ai réalisé que, comme de nombreux savants l'ont remarqué pour les villes de l'Occident, la ville de Pékin est aussi constituée d'espaces urbains singuliers. Mais la délimitation de ces espaces n'est pas entièrement le fait de facteurs sociaux et économiques, elle est davantage motivée par des raisons militaires ou politiques.

Parlons d'abord de la ville intérieure. D'après les vieux Pékinois, la caractéristique de Pékin est de s'organiser autour d'un centre qui est la Ville impériale et de se développer à partir de là en cercles de plus en plus larges, qui se succèdent les uns aux autres. Cette structure en emboîtement n'a pas changé. Si ce n'est que par le passé, ces cercles étaient délimités par les murailles, alors que maintenant, les murailles extérieures ont été remplacées par le deuxième périphérique qui en suit exactement le tracé et qu'il y a maintenant six périphériques. Les gens appellent cela « étaler la crêpe ». Le cercle le plus petit de la ville était constitué par la Ville impériale dans laquelle les gens ordinaires ne pouvaient pas pénétrer. De plus, les troupes des huit bannières stationnées dans la capitale avaient chacune leur garnison et ne pouvaient pas se déplacer à leur guise. Tous habitaient dans la ville, mais les quartiers sud, nord, est et ouest avaient chacun leur caractère propre. Tout le monde connaît l'expression : « les riches à l'est, les nobles à l'ouest, les pauvres au nord, la canaille au sud. » Mais comment expliquer cette répartition ? Par la disposition des rues de la capitale.

A l'origine, Chang'an était l'unique rue qui s'étendait d'est en ouest. Mais elle était interrompue en son milieu par la Ville impériale. C'est pourquoi, avant 1911, les communications entre l'est et l'ouest étaient très peu commodes. Si on voulait se rendre d'un point à l'autre, il fallait soit faire un détour par le sud, en franchissant l'une des trois portes, soit contourner par le nord au-delà de la porte Di'anmen.

Ce fut le cas durant les deux dynasties des Ming et des Qing. Et c'est ce qui a créé une sorte de séparation entre l'est et l'ouest de la ville. Les gens avec qui je me suis entretenue et qui vivaient dans la ville ouest avant 1950 se répartissent en deux groupes : les uns étaient les descendants de la famille impériale, les enfants et petits-enfants de Aisin Gioro, les autres étaient des descendants des gens des huit bannières. Ceux de la ville est sont les plus nombreux et représentent plus de la moitié de mes interlocuteurs. Parmi eux, il y a des descendants de fonctionnaires, de grands marchands, de princes mongols, et aussi des descendants des huit bannières. Autrement dit, les descendants de la famille impériale que j'ai interrogés vivaient dans la ville ouest et les descendants de fonctionnaires vivaient dans la ville est. Et les gens des bannières vivaient tous dans la ville intérieure. Même si le nombre des gens concernés par mes enquêtes est limité, ce ne peut pas être l'effet du hasard.

Revenons à la ville ouest. Quand les armées Qing sont entrées dans le territoire chinois, les soldats et les fonctionnaires ont été répartis par bannière, et on a donné aux princes de la famille régnante des résidences. Celles-ci n'étaient pas forcément situées sur le territoire des bannières auxquelles ces princes appartenaient. Elles étaient avant tout situées dans un environnement calme et dégagé. Beaucoup d'entre elles étaient d'anciens palais Ming. Les quartiers autour de Shishahai, au nord-ouest de la ville impériale, et au sud de Jishuitan étaient les plus beaux de la ville et devinrent des lieux de prédilection pour l'édification des résidences princières. Elles furent ainsi construites pour les deux tiers dans la ville ouest. Le tiers restant, situé dans la ville est, comprenait aussi les palais des princes mongols (voir carte no. 2). En réalité, la plupart des princes mandchous vivaient dans la ville ouest : c'est le sens de l'expression « les nobles à l'ouest ».

Comment s'explique la pauvreté du nord de la ville ? Dès le milieu de la dynastie, l'aristocratie mandchoue s'était déjà désagrégée. Après la chute de l'empire, les princes perdirent tous leurs privilèges. Ceux qui avaient de l'argent s'installèrent à Tientsin, mais la plupart tombèrent dans la misère. Comme le prix des maisons

à l'intérieur de la ville était relativement élevé tandis que près des murailles, il était plus modeste, beaucoup de membres de la famille impériale déménagèrent au pied des remparts. Le nord-ouest de Pékin, c'est-à-dire le quartier situé entre Xizhimen et Deshengmen, était appelé à l'époque « le coin des pauvres du nord-ouest ». Et parmi eux, on trouvait nombre de petits nobles de la famille impériale. C'est une des origines de l'expression « les pauvres au nord ».

L'est de la ville abrite quantité de grandes maisons sur cour. Un vieil habitant me disait : « Voyez, de Dongdan à Beixinqiao, les *butong* se succèdent l'une après l'autre et aujourd'hui, c'est encore ainsi. Il y a là toutes sortes de familles, mais tous sont de vrais Pékinois ; leurs maisons ont belle allure, elles sont faites de briques polies et bien ajustées ; elles ont été construites avec soin et n'ont pas bougé ... Dans la ville est, les rues près de Jiadaokou sont habitées par des gens riches qui vivent dans de belles demeures ; il n'y a pratiquement pas de cours surpeuplées. » Les grandes cours carrées typiques de Pékin se trouvent donc pour la plupart dans la ville est. Les habitants de ces maisons sont relativement aisés. Parmi eux, il y avait de hauts fonctionnaires mandchous, comme Na Tong (1856-1925) qui fut ministre du Secrétariat impérial, ou Zeng Chong (1861- ?), administrateur en chef de la Maison impériale, un poste que sa famille occupait depuis trois générations. Les relations entre eux et avec les princes de la cour étaient étroites ; ils agissaient de concert et, par les liens matrimoniaux qui les unissaient, ils formaient un réseau dense et très serré de solidarité que la devise « un pour tous, tous pour un » illustre bien. La complexité de ce réseau donne du fil à retordre aux chercheurs qui étudient les liens matrimoniaux, et plusieurs alliances se sont conservées jusqu'à présent. Ces grandes maisons comme celles de la famille Na à Jinyu *butong* ou Zeng dans Qinlao *butong* sont connues de tous les Pékinois. Leur entourage comprenait des marchands qui travaillaient pour eux, et comme les Mandchous n'étaient pas autorisés à commercer, ces marchands étaient pour la plupart des Chinois.

Dès que l'on évoque les marchands et les commerces de Pékin avant 1950, les gens pensent toujours à Qianmen et à ses anciennes maisons de commerce. Mais dans le Pékin d'autrefois, les plus grands marchands n'habitaient pas à Qianmen mais dans la ville est. J'ai interrogé un descendant de l'usurier Liu. Ses ancêtres avaient ouvert un mont-de-piété grâce aux capitaux fournis par des fonctionnaires et des nobles mandchous à qui ils versaient des dividendes. D'autres avaient fondé des banques, des offices de change, des scieries (qui travaillaient pour les constructions palatiales), des orfèvreries, des magasins de cercueils, des boutiques d'apothicaires. Après l'instauration de la République, du fait de la disparition de la bureaucratie et de la noblesse mandchoues, la position des marchands devint prédominante. Beaucoup d'entre eux contractèrent des mariages à l'intérieur des familles de l'ancienne aristocratie princière et s'intégrèrent à leurs réseaux. Le savant américain G. William Skinner considère que, durant les dynasties Ming et Qing, il existait dans les villes chinoises deux sphères distinctes, celle de la gentry et celle des marchands, qui possédaient chacune séparément leurs quartiers de résidence et leurs réseaux d'échanges sociaux. Sans parler des autres villes chinoises, à Pékin pour le moins, il n'existait dans la ville est à la fin de la dynastie des Qing et durant la République qu'une seule sphère formée conjointement par la gentry et les marchands. Ainsi s'explique l'expression « les riches à l'est ». Ceux qui étudient l'histoire de Pékin ont trop peu porté attention à cette question.

Nous avons dit plus haut qu'il y avait beaucoup de palais de princes mongols dans la ville est. Et peut-être est-ce dû à l'emplacement du temple des Lamas dans cette partie de la capitale. Il n'est pas facile de trouver des descendants des Mongols de l'époque Qing, car après 1949, la plupart des familles de l'élite mongole se sont exilées à l'étranger, et seul un très petit nombre est resté à Pékin. A cela s'ajoutent des décennies de déni, durant lesquelles il n'était quasiment jamais fait mention du passé dans les familles, de sorte que beaucoup de descendants mongols ne savent rien de leurs propres ancêtres. D'après ce que j'ai appris au cours des entretiens, les situations de chacun sont très dissemblables. Comme les princes et les princesses

mongols avaient contracté dès le début de la dynastie des mariages avec des Mandchous et s'étaient installés à Pékin, leurs descendants s'identifièrent aux gens des bannières, et autant dans leurs habitudes quotidiennes que dans leurs relations sociales, ils se « mandchouïsèrent » – mais sans se « siniser ». Quant aux descendants de la noblesse mongoles qui, à la fin de la dynastie Qing, avaient quitté les pâturages pour s'installer à Pékin, ils vécurent souvent dans de petits cercles isolés du reste des habitants, formant un groupe à l'intérieur duquel ils conservèrent leur langue, leurs croyances et leurs habitudes. J'ai ainsi interrogé un descendant de la famille du prince Baileta de la tribu des Tuerhute. Son arrière-grand-mère était l'une des épouses que ce prince avait amenées à la capitale. Elle n'a jamais parlé le chinois et grâce à cela elle a traversé sans mal tous les désastres successifs survenus depuis 1949, y compris la Révolution Culturelle. A vrai dire, les cercles formés par les descendants des princes mongols sont beaucoup plus étroits que ceux des Musulmans, ils ont encore moins de relations avec les autres groupes ethniques de la capitale et l'on ne sait presque rien d'eux.

La majeure partie des descendants des gens des bannières que j'ai interrogés vivent dans la ville intérieure. Pas de hasard à cela puisqu'ils en étaient à l'origine les habitants. Jusqu'en 1911, ils étaient tous plutôt aisés, ensuite leur état périclita, mais ils ne tombèrent tout de même pas dans la misère. La plupart ne se sont pas enregistrés comme Mandchous et ils appartiennent à cette communauté ethnique peu visible dont nous avons déjà parlé plus haut. Parmi eux, beaucoup sont non seulement conscients de leur propre histoire, mais conservent encore le mode de vie des gens des bannières, leurs activités économiques, leurs relations sociales, leurs croyances, leurs fêtes annuelles et leurs loisirs. En réalité, ils sont les vrais représentants de la culture de la capitale. Ils enseignent à leurs enfants de ne pas aller se promener dans le quartier du Pont du Ciel parce que c'est un endroit où ne vont que les gens du bas peuple. Ils réunissent des troupes d'amateurs, organisent des représentations privées de danses de tambourins octogonaux ou d'opéra de Pékin et forment des cercles d'admirateurs des grands chanteurs. Si actuellement

les recherches sur l'histoire sociale de Pékin sont si peu documentées, c'est en grande partie parce que l'on n'étudie pas assez minutieusement le mode de vie de ce groupe particulier que formaient les gens des bannières.

Pour ce qui est de la ville sud, que l'on appelle aussi la ville extérieure, si, comme on l'a vu, les gens des bannières habitaient depuis les Qing dans la ville intérieure, les marchands chinois vivaient eux dans la ville extérieure. Parmi les gens que j'ai interrogés, je n'ai presque pas rencontré de gens des bannières issus la ville sud. C'est une donnée stable. En plus des lettrés, des artisans et des marchands d'ethnie han et hui qui résidaient dans la ville extérieure, beaucoup de ses habitants venaient des faubourgs et de la province du Hebei. En réalité, nombre de petits artisans et de marchands chinois et musulmans établis dans la ville sud étaient aussi originaires d'autres provinces. La plupart ne s'installèrent à Pékin qu'au milieu de la dynastie des Qing, et seule une infime minorité résidait à Pékin depuis les Ming, du moins, je n'en ai presque jamais rencontré. Ces migrants han s'installèrent à la périphérie de Pékin, créant par leur présence une zone limitrophe entre la ville et la campagne, de nature très semblable à ces nombreux « villages dans la ville » qu'on ne cesse actuellement de vouloir réguler sans y parvenir. Ils constituaient la couche sociale la plus instable et la plus pauvre de la capitale. Dans les années 1950, leur mode de vie inspira directement la pièce de propagande *Le fossé de la barbe du dragon (Longxu gou)*, que le gouvernement utilisa pour peindre les bas-fonds de la capitale et la vie misérable et sans espoir des citadins. Avant 1980, ils formaient l'essentiel de la classe ouvrière de la capitale et le principal soutien du Parti communiste. Mais quant à en faire les représentants des habitants de Pékin, c'est abusif.

Je dirai pour conclure que grâce aux enquêtes que j'ai menées auprès des vieux Pékinois, j'ai acquis une connaissance plus riche et plus concrète de la ville et de son identité que celle que je possédais par les sources écrites. Si je n'avais pas eu recours à l'histoire orale, plusieurs questions m'auraient échappé et je serais passée à côté de bon nombre de problèmes. Des choses que j'avais tenues pendant

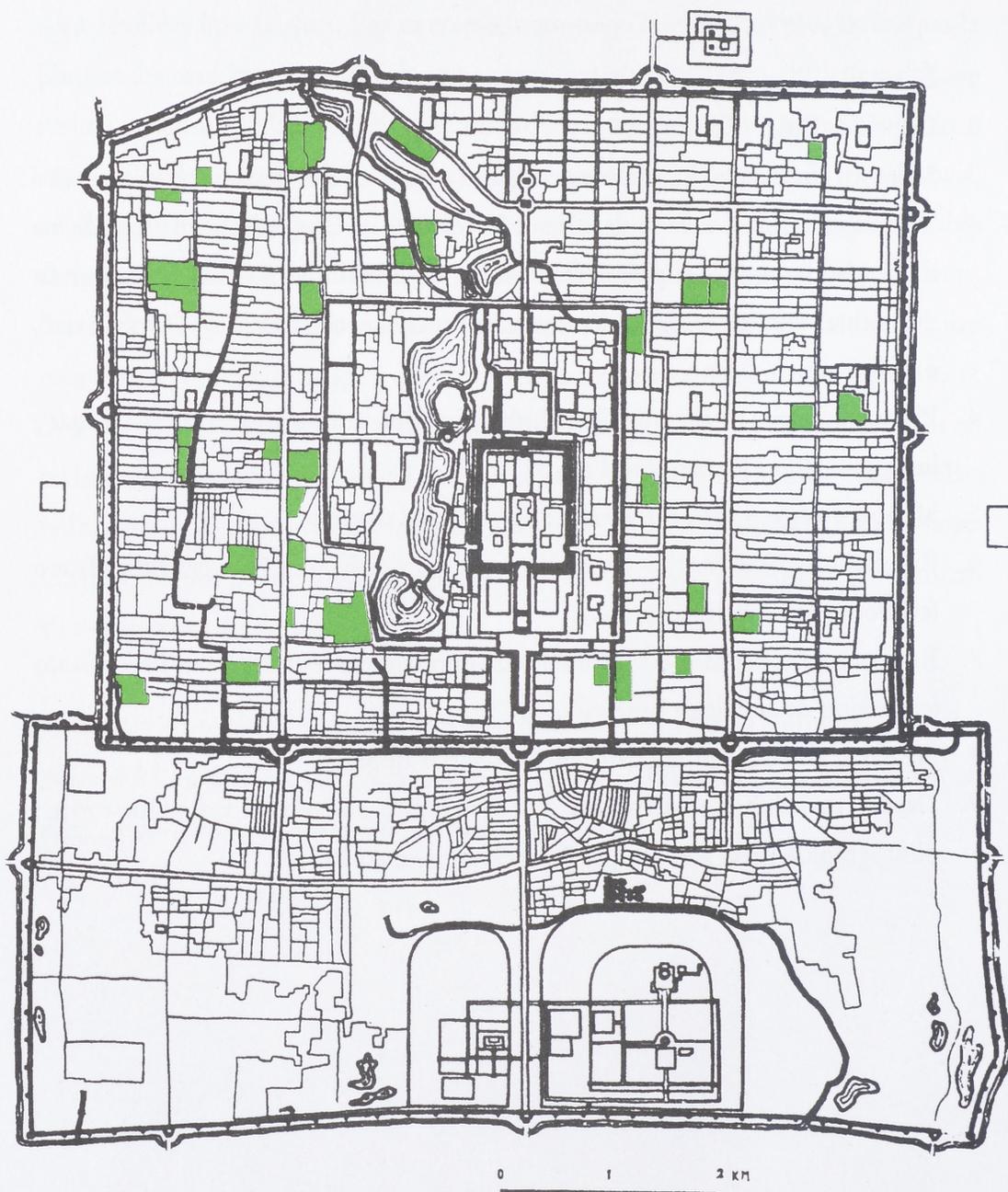
des années pour des évidences, qui étaient devenues des certitudes enracinées, se sont révélées être fausses. Par exemple, comme je l'ai montré plus haut, que la plupart des marchands qui collaboraient étroitement avec l'aristocratie mandchoue résidaient non pas dans la ville sud, mais dans la ville est. Ou encore, l'existence des cercles de sociabilité des Musulmans et des Mongols qui a été continûment négligée, et le plus important, l'influence durable et profonde de la masse invisible des gens des bannières sur la culture et la société de Pékin. À cause des destructions dramatiques et des déplacements de populations, et du fait de la disparition progressive des témoins âgés, il est urgent de rechercher les anciens habitants et de s'entretenir avec eux. En effet, la mémoire dont ils sont les dépositaires est en train de disparaître sans retour ; elle concerne aussi bien la culture matérielle, telle que l'architecture, que la culture immatérielle qu'ils transmettent oralement. C'est pourquoi je m'efforce d'apporter ma contribution et j'espère que d'autres s'intéresseront au destin de Pékin.

Conférence prononcée en chinois le 9 juin 2006 dans le cadre du séminaire de Michel Bonnin à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris et revue par l'auteur en 2011 ; traduction en français de Marianne Bujard et Victoire Surio

Légendes des illustrations

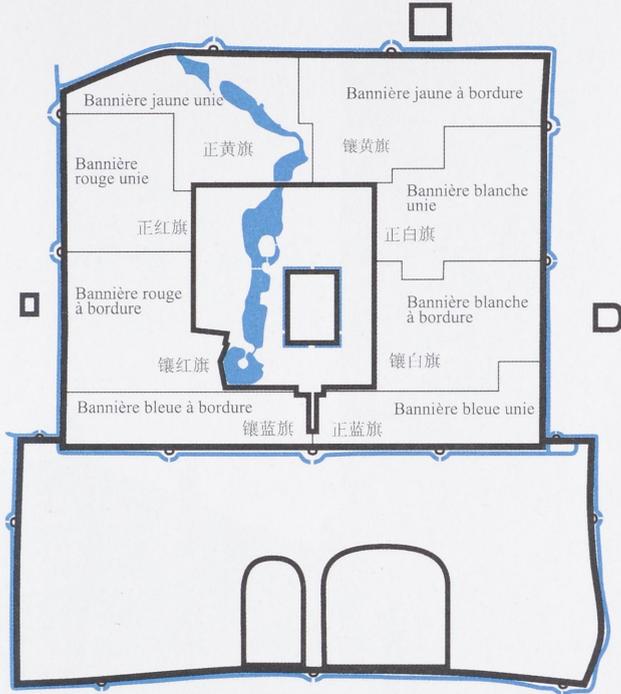
1. Éventail calligraphié par le prince mongol Dalai, daté de 1922.
2. Le prince Dalai à bicyclette.
3. Souvenir du jour où Li Yuxiang coupa sa natte. Au dos de la photographie, Li Yuxiang a écrit : « Souvenir de la fin de la dynastie des Qing : dernière image de ma natte, photographiée la première année de la République, au quatrième jour du quatrième mois, soit le dix-septième jour du deuxième mois lunaire de l'année Renzi, à midi. Signé : Yuxiang. »
4. Photographie de mariage de Guo Shuhui, interlocutrice mandchoue de l'auteur ; les époux fêtant leurs noces d'or.
5. Maison d'angle à Nan Luoguxiang aujourd'hui démolie.
6. Rue commerçante dans la ville extérieure photographiée en 1860 par Felice Beato (collection de la British Library).
7. Rue commerçante dans la ville intérieure photographiée en 1860 par Felice Beato (collection de la British Library).
8. Na Tong (1856-1925), ministre du Secrétariat impérial.
9. Dames mandchoues achetant des épingles à cheveux à un colporteur ; photographie prise à Pékin par John Thomson en 1871.

清代王府分布圖



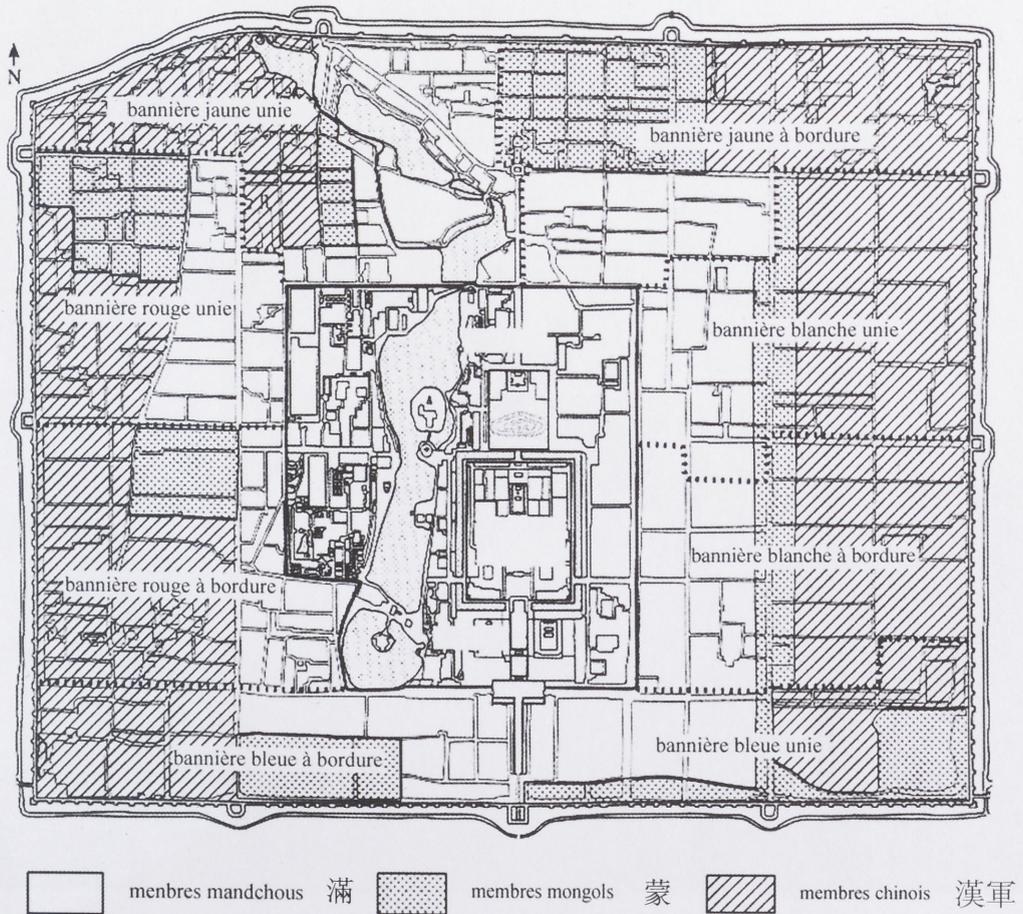
Emplacement des principales résidences princières

內城八旗分布圖



Disposition des huit bannières dans la ville intérieure

八旗滿洲、蒙古、漢軍分布圖



Répartition ethnique dans les huit bannières



8. 軍機大臣那桐（1856—1925）



9. 買頭飾的滿洲婦女，北京，約翰·湯姆遜（John Thomson）攝於1871年



7.內城的街道和商店，費利斯·比托（Felice Beato）攝於1860年，大英圖書館藏



6.外城的街道和商店，費利斯·比托(Felice Beato)攝於1860年，大英圖書館藏



4. 口述被訪者、滿族婦女郭淑蕙女士的結婚照和金婚照（郭淑蕙提供）



5. 北京南鑼鼓巷轉角處建築（已被拆毀）



3. 李翰祥剪辮紀念照（原照片背後文字：亡清紀念物：髮辮最後之造影，民國元年四月四號，即壬子二月十七日十二鐘，剪髮前攝影紀念，翰祥誌）

總之通過近十年來對老北京人所作的口述，我對北京這個城市和它的內涵，有了遠比從文獻記載得來的更具體更豐富的瞭解。如果不是通過口述，有些問題我不會去注意和發現，也有些東西，因為多年來的想當然，已經形成一種根深蒂固的看法，如果不是深入進行訪談，便意識不到這其實是一些誤解，例如我在前面談到的與滿洲貴族勾結最緊密的商人往往居住于東城而不是南城的情況，例如一直被忽略的北京回族與蒙古族人的生活圈子等，當然最重要的，還有大量「隱而不顯」的旗人對北京社會與文化的持久而深刻的影響。尋找老北京，為他們做訪談，是一項非常緊迫的工作，因為隨著北京愈演愈劇的拆遷，隨著老人們一個個地離去，能夠帶給我們記憶的一切，包括建築等物質，和老人的口述等非物質，都在迅速地、不可挽回地消失，永遠不可能再複製。這是我努力想做點什麼的原因，也希望更多的人能來關注這個城市未來的命運。

本文是二零零六年六月九日法國遠東學院與潘鳴嘯教授於巴黎高等社會學院合作舉辦演講的講稿

爾扈特部王公帕勒塔的後人，是帕勒塔從家鄉帶來京城的夫人，她終生不講漢語，也因此而躲過了1949年以來包括「文化大革命」的歷次災難。不過，蒙古王公後人形成的這種小圈子，要比回民的圈子狹小得多，與京城其他族群的關係也少得多，更少為人所知。

我訪問的旗人後代大多數都住在內城，這應該也不是巧合，旗人本來就是內城居民的主體，他們在辛亥革命前生活都比較殷實，辛亥革命之後則急劇沒落，但總的來說，也並沒有完全陷於絕境。這些人現在大多數都沒有報滿族，屬於前面講到過的那個悄然隱沒的族群。但他們中很多人不僅瞭解自己作為旗人的歷史，有的還維持著旗人生活的基本方式，包括經濟活動、社會交往、民間信仰、年節習俗，以及娛樂等等，事實上，他們才是「京味文化」的主要載體。他們的子女被教育不准逛天橋，因為那是「下九流」的人才去的地方，他們以票房、堂會等方式聽八角鼓，唱京劇，「捧角兒」，等等。總之，對於北京社會生活史，目前的研究之所以流於空泛，很大程度上就是因為對這個特定的旗人群體以及他們的生活方式沒有細緻入微的探討所致。

南城，亦即外城。前面已經多次談到京城自清以來形成的內城住旗人，外城住漢族商民的格局。在我所作口述的人群中，確實迄未發現有居住在外城的旗人。可見這種格局具有相當的穩定性。外城的居民除了漢、回等民族的工商業者和士人之外，還有為數甚多的由京郊和河北等省遷移來京的移民。事實上，很多漢、回的小商人、小手工業者也同樣都是從各省遷來的移民，他們大多是清朝中期以後才定居北京的，自明以來土著的北京人微乎其微，至少我幾乎還沒找到。這些漢族移民們環京城居住，構成北京城市與農村之間一個邊緣地帶，很類似於今天北京城中諸多被不斷整治卻整治不了的「城中村」，是京城中最不穩定也最貧困的下層社會群體。1950年代之後政府用來作宣傳的話劇《龍鬚溝》就是以這些人與他們的生活為藍本，來渲染「解放前」「黑暗的舊北京」以及北京市民貧窮無望生活的。而他們中許多人，在1980年代以前，也的確是京城中「工人階級」的主體和共產黨的主要依靠對象。但以他們來代表北京人，卻過於牽強了。

他們說的，就是典型的北京四合院，這樣的四合院大多在東城。住在這裏的居民都比較殷實，其中有些是著名的滿洲大官僚，如曾任軍機大臣的那桐、一家三代任內務府總管的增崇等等，他們互相之間、以及與清朝各王府之間交往密切、走動頻繁，並以互通婚的方式結成一個「一損俱損、一榮俱榮」的細密的關係網絡，這種網路之複雜讓許多研究婚姻的學者都感到頭昏，有些還一直持續至今。這些宅門（諸如金魚胡同那家、秦老胡同增家）在京城幾乎無人不知，無人不曉。圍繞在他們身邊、以他們為生的有一群商人，由於旗人不擅於做生意，所以主要是漢族商人。人們一說起1950年代之前北京的商人和商業，想到的就是前門，是前門的老字號。但在舊日京城，真正的商人巨賈其實大多數並不居住於前門，而是集中在東城。例如我採訪過的一個：當舖劉；的後人，祖上就是專門用清朝滿洲貴族官僚的銀子做本錢開當舖，為這些人賺錢生利的。另外一些宅門，有辦銀行、開錢鋪的，有專門開設木廠（負責宮廷營建）、金銀鋪、棺材鋪、藥鋪的。民國以後由於滿洲官僚貴族階層的沒落，商人地位上升，很多大商人便與王府官僚人家攀親結黨，成為官僚貴族社會網路中的一部分。

美國學者施堅雅曾作過假設，他認為明清時期中國城市存在著兩個不同的空間「核心」，即兩個由士紳和商人分別組成的居住及社交中心。中國其他城市情況如何，這裏不作討論，但在清末到民國時期的北京東城，存在的卻是一個，是由士紳和商人共同組成（而不是分別組成）的一個居住與社交中心，所謂「東富」，原因就在這裏。這是研究北京城市史的人極少注意到的問題。

上面談到，東城還有很多蒙古王公的府第，這也許與雍和宮位於東城有關。尋找北京的清代蒙古人後裔並不容易，因為1949年以後，他們中的上層人士及子女大多數都已遷居海外，留在京城的人數本來就少，加上多年來政治上的忌諱，家庭中對舊事幾乎不提一字，很多人對自己的祖先一無所知。從我對他們的幾次訪談可知，他們的情況也各不相同，早年因滿蒙通婚而定居北京的蒙古王公或公主，其後代無論從生活習慣上還是從社會關係上，大多已與旗人認同，各方面已經「滿化」（注意不是與漢人認同，也很少「漢化」）。但清末因各種原因從草原來北京定居的蒙古王公後人，卻往往生活活在一個與其他居民相對隔絕的小圈子裏自成一體，保持著他們自己的語言、信仰與習俗。如我訪問過一位蒙古舊土

即以「東富西貴」來說，何以會造成這種現象？就是由北京的佈局決定的。本來，長安大街是內城惟一直通東、西城的緯線，而它的中段卻因皇城的存在而被封閉住了。因此辛亥革命前，北京東城和西城間的交通非常不便，必須往南繞行前三門，或往北繞行地安門外，明清兩代一直如此。這就造成了同系一城，東西兩邊卻相對隔膜的局面。

在我訪問的1950年代以前居住於內城的居民中，住在西城的主要由兩部分人構成，一是清朝宗室後裔，也就是那些愛新覺羅的子孫們，一是普通的八旗兵丁後代。居住在東城的，在我訪問的北京人中數量最多，在上百人中幾乎佔據半數，他們中有清朝的官僚、大商人、蒙古王公，還有很多八旗旗人後代。這種情況還可以換個方式說，那就是，我採訪過的愛新覺羅後人都住在西城，官僚商人都住在東城，旗人則一律居住於內城裏。雖然我找的人數十分有限，但出現這種情況也絕非偶然。

清軍入關，將八旗官兵按旗分置，也給宗室王公賜予府第。雖然這些王公也分別屬於不同的旗分，但這些府第卻不受本旗地界限制。王府選擇的都是環境較為安靜和宏敞的地方，許多是依明朝宅第改建。皇城西北的什剎海周圍與積水潭以南，這個京城最美麗的地帶，便成為他們的首選之區。據統計，京城的清朝王府，在西城的有十分之七，東城只有十分之三，而東城的這十分之三中還包括一些蒙古王公的府第。大部分滿族王公都居住在西城，這就是「西貴」的主要含義。

清朝皇族在中葉以後就已明顯分化，清朝覆亡之後，清朝王公地位一落千丈，有錢的跑到天津，更多的則淪於貧困。由於城內房價較貴，靠近城牆邊則房價便宜。很多貧窮宗室便遷居到城牆根兒下。北京西北城即現在西直門到德勝門之間，當時稱「窮西北套」，其中很多居民就是下層宗室。北城之「貧」，這是一個原因。

東城的特點，是大宅院居多。有老人說：

「你瞅，由東單說，一直到北新橋，一個胡同一個胡同，到現在也算上，什麼樣兒的家庭都有，都是純粹的老北京人。那房啊得講什麼呢，講整磚到頂，磨磚對縫，那房蓋得比較講究的，到現在都紋絲沒動，都那麼好呢。

東城區沿著交道口那些個胡同，住房和人家都是不錯的，都是宅門。基本上沒有大雜院。」

駐京師，數代之後已經「滿化」，如今卻極少有人報滿族而都回歸到蒙古族，由於他們既不懂蒙古語也從未在草原上生活過，往往得不到蒙古人的認同，卻又不肯認同漢族與滿族，於是處於一個比較尷尬的境地，他們中有些已經混同于漢人之中，但也有一些像回族一樣有自己的圈子。訪問這些蒙古族人，對我來說是非常有趣和獨特的經歷。

我要強調的是，只有在尋找到並訪問了相當數量的旗人後裔、回民與蒙古人之後，我才比較能夠想像和理解昔日的那個北京，那個既不是城市規劃者、政府部門和社會學家眼裏的抽象的北京，也不是一些學者根據北京的現在想像出來的所謂「民間」和「市井」的北京。這還可以換句話說，就是尋找這些隱而不露的群體和他們的後裔，傾聽他們對祖先的想像、對當年北京的記憶，是瞭解這個城市文化與心態的前提。

(一)

開始做口述時，我注意尋找的是具有各種不同身份的人，譬如不同族群、階級、性別、從事的職業等等，並未對他們居住於北京的什麼地方特別在意，後來我訪問的人數比較多之後，曾試著將他們按照居住的地區做了一次簡單的分類，這個分類的結果讓我頗為驚訝，因為直到1950年代，我上面提到的那種內城住旗人、南城住漢族商民的格局還基本未變。我因此而發現，與許多學者說的西方城市一樣，北京城也存在著不同的城市空間，只不過這種空間的分化不完全是因社會經濟地位的原因，而往往是出於軍事或政治的目的而已。

首先談談內城。北京城的特點，用老北京人的話說，就是以皇城為圓心，小圈圈外有大圈圈，一層一層漾開來。這種層層環繞的格局至今未變，只不過過去的圈由城牆構成，如今牆變成了路而已。北京二環路其實就是沿著過去內城城牆修築的，如今又有三環、四環直到六環。人稱「攤大餅」。

由於中心最小的那個圈圈是皇城，而皇城又不准百姓隨意出入，加上拱衛京師的八旗各有汛地，互相不得任意往來，造成同處京城之中，東西南北城卻各有各不同的特點。其中最廣為人知的說法，就是「東富西貴、北貧南賤」。

括了1949年以後移入京城的其他地方的滿族人。再此後到1980年代，隨國家對少數民族採取的特殊優惠政策，滿族人口在全國範圍內突然呈數倍、十數倍地增長，但北京滿族人口始終增長有限，據2005年統計，在京居住的滿族人口為32.5萬，並未達到清末之半，何況這些人中，從外地特別是東北三省遷入的又佔據相當比例。事實上，如今的「滿族」已經是一個重新建構的族群，並不能與當年的「旗人」等同，也可見自辛亥革命迄今百年，當年的旗人已經不存，他們的後裔中有很多並未「改回」自己的民族成分，或者說他們並未認同於今天的滿族。在我訪問的許多家庭，兄弟姐妹幾個往往有人報滿族，有人報漢族，就是很耐人尋味的例子。而我著力尋找用來作口述的一個重點，就是這個隱而不見的族群，因為只有他們，才是舊日北京居民的主體。不瞭解他們，而以漢族人作為中心，或者以今天的滿族來反觀當年的旗人，都會對當時的北京，產生很大的誤解。

除了旗人後裔之外，北京城中另一個不可忽略的族群是回族。回族如今在京人口約25萬，僅次於滿族。在1990年代北京城大規模搬遷之前，他們大多居住於各清真寺附近，呈大分散小聚居狀態，有自己獨特而且相對封閉的生活圈子。舉例來說，我訪問一位回族商人，從他口中敘述的北京民國時期前門一帶最重要的商號、飯館以及他們交往的文化圈，問同樣在前門做買賣的漢族商人，就基本上不知道。北京的玉器行舊時主要由回民掌握，但在天橋居住的從河北遷來的漢族手藝人，雖然也在玉器作做工，卻與做玉器的回民毫不相干。這些都提醒我，回民在京城，有著自成系統自成小社會的特點。也進而讓我注意到不僅是回民，事實上不同的社會階層、不同的族群甚至不同的行當，在京城都各有自己的社會圈、婚姻圈，圈與圈之間即使毗鄰而居，也老死不相往來。這是城市與村落迥異的特點，也是城市的豐富魅力所在。

蒙古族人數不多，但是對於京城的影響卻不可忽視。這首先由於清代滿蒙之間的特殊關係。清朝用來「懷柔蒙古」的措施，一是滿蒙王公上層之間的互通婚姻，一是提倡和崇信藏傳佛教，於是京城便有了為數眾多的公主府、蒙古王公府第和藏傳佛教（黃教）的寺廟。此外，清代八旗是由滿洲、蒙古和漢軍三部分組成的，其中的八旗蒙古大多數屯

族史)有關,也許與我本人的民族身份有關係。

自元朝起甚至更早,一直到清朝衰亡,北京這個城市的歷史就大部分是少數民族統治的歷史。就以清朝來說,1644年清軍入關,強令北京內城漢官漢民遷往外城(即南城)居住,於內城安置八旗官兵及家屬。八旗的具體方位:鑲黃旗居安定門內,正黃旗居德勝門內,並在北方;正白旗居東直門內,鑲白旗居朝陽門內,並在東方;正紅旗居西直門內,鑲紅旗居阜城門內,並在西方;正藍旗居崇文門內,鑲藍旗居宣武門內,並在南方。由此形成了內城住八旗官兵,外城住漢族商民的格局。我下面還要談到,這種格局具有相當的穩定性,不僅終清之世基本未改,就是到1949年以前,儘管旗與旗之間變動較多,但旗人住內城、漢人住外城的格局卻沒有根本的改變。清朝佔領北京200多年,旗人文化一直就是京城的主流文化,包括他們的語言、習俗、信仰乃至社會、經濟生活的方方面面,這不是一個「提籠架鳥」就可以一言蔽之的。即使在清朝滅亡之後,這個佔據京城最中心、面積與人數也最廣的內城中的居民,也在持續不斷地對北京生活的各方面發生著影響。但是在很多研究者的心目中,卻始終根深蒂固地,將漢族人和他們的文化放在這個城市的中心,明顯的一例就是以前門外的天橋和宣武門外的會館作為北京文化的代表。清代京城居住的格局既然是外城住漢官漢民,這兩個地帶又是漢人最重要的集聚區,對這兩處的強調,就不能否認帶有對內城滿族文化的忽視。

這種忽視在很大程度上並不是故意的,而是客觀歷史事實造成的結果。自辛亥革命到1924年馮玉祥將溥儀驅趕出宮,北京旗人遭受了嚴重的打擊與歧視,失學、失業,生計瀕臨絕境,迫使他們改漢姓易漢名,隱瞞自己的民族成分,這種現象雖然在全國的旗人中都曾存在,但以北京城特別突出。1644年清軍入關,屯聚京師的八旗禁衛軍就達十萬,這還僅是披甲的男丁,不包括未成年的男孩、老人及眷屬。此後清兵駐京近300年,生齒日繁,據清末宣統二年(1910年)民政部的統計,京城滿洲、蒙古和漢軍旗人共134319戶,按每戶5口計,達67萬餘人。其中八旗滿洲與內務府人口占將近三分之二。僅皇族人口,有記載的就已達5萬人。然後,在辛亥革命後到1949年的數十年間,這幾十萬人口倏然消失,據1957年北京市的人口統計,當時北京市的滿族人口僅為80411人。在這八萬人中,應該還包

譬如我的父母是1930年代來北京求學的，雖然我在北京出生，但無論我周圍的人還是我自己，都從不認為我是「老北京」。

近年來中國學術界對口述感興趣的人越來越多，但誤解同樣很多。按照史學研究的傳統習慣，人們特別熱衷於選擇來做口述的，或是名人（為名人作傳），或是重大事件的親歷者，例如以1949年以後的土改、反右、文革等政治事件為主題，這當然是非常重要和必要的，但我的興趣則在普通人和他們日常的生活上，我想知道的是他們的日子如何度過。我並不是對這百餘年來北京發生的重大事件不感興趣，但我知道的是這些事件、這些史書上所說的「翻天覆地的變革」對京城普通百姓的生活和命運是不是有過影響，這種影響有多大，他們是不是也曾參與其中，他們怎樣對自己的後代講述這些事件和變革，他們的後代因此而有什麼樣的記憶，等等。我說的「普通人」當然並不是一個整體，而是由形形色色的人和人群構成的。由於階級不同、民族不同、性別不同、年齡及文化水準不同，他們對這個城市的認識與記憶也有著巨大差異，正是這種種的差異，能夠讓我從更多的視角觀察和理解這個城市，以及它的歷史與文化，我相信這種理解，要比傳統的史學研究能夠告訴我們的豐富和深刻得多。

(一)

在作口述的過程中，由性別與族群差異導致的對北京城的不同記憶，給了我相當深刻的印象。即如社會性別的問題，我在幾年前曾做過16位旗人婦女的口述歷史（書名為《最後的記憶》，中國廣播電視出版社1999年版），出版後受到一些學者批評，說雖然做的是婦女，但從這些口述中看不出性別的差異，也就是說我做的這些口述並未凸顯女性的特點。對這個問題我也曾反復思考，但只有在對男性做了相當數量的口述之後，我才發現男人和女人在同樣的環境中往往會有不同的記憶，講出不同的故事，這種性別差異是只有在對比中才能凸顯的。

不過，我做老北京口述時體會最深的還不是社會性別，而是少數民族的問題。這也許與我的研究領域（清史及滿

淺談北京城的口述史

定宜莊

我想做一個嘗試，就是用口述的方式，從個人的角度，也就是從個人的生活經歷和生命過程入手，來追溯百年來北京城的歷史。當然，要瞭解如此龐大豐富的一座歷史名城，僅僅依靠對數十上百人的口述採訪是不夠的，還需要在文獻上做大量工作，將文獻記載與口述記憶結合在一起，我便是在朝著這個方向努力。至於口述史本身的理論與方法等問題，因為在我國學術界還處在剛剛起步的階段，西方國家尤其是法國的研究應該比我們更成熟，這裏就不詳細講述了。

近年來關於中國學界對北京城市歷史的研究，除了歷史地理學家對城市規劃建設等方面的探討之外，更多的還類似於講述「掌故」，而不屬學術研究範疇。從總體上看，北京史的研究要遠遠落後於對上海、武漢、重慶等近代以來新興的城市。舉例來說，有關北京胡同的著作已出版多部，卻都停留在介紹胡同的名稱、來歷，頂多再添些胡同裏住過哪位名人，或者名人有些什麼軼事等等，而未曾注意到生活在胡同裏的成千上萬活生生的人，那些普通百姓的生活，以及在這個特定城市中生活的記憶與感受。而實際上，正是這些才構成了一個城市的面貌與神韻，是研究一個城市不可或缺的重要部分，也是我做口述訪談想要尋找的主要對象。

北京城如今已經有上千萬人口，不可能面面俱到，所以我為自己劃定一個選擇範圍，就是我訪問的對象，都是三代以上的「老北京」，具體地說，都是1911年之前就居住在北京城，後來也一直居住於此的那些人。我做這個限定的原因，一是這些人的祖上有著對清亡前後生活變遷的對比和對北京百年生活一脈相承的記憶，這是後來才移居北京的人所沒有的。1911年辛亥革命推翻帝制，是中國歷史也是北京歷史上最重要的事件，此前居住於京城的人固然今天都不可能存活於世，但從他們後人的記憶中，還有可能找到歷史的某種延續性。再者，從北京人的習慣上，也認為只有這樣才堪稱「老北京」。

出版前言

從1997年開始，在法國外交部和法國駐華大使館的贊助下，法國遠東學院北京中心組織安排了題為「歷史、考古與社會——中法系列學術講座」的學術活動。

該學術活動的目的是為了介紹考古學、歷史學乃至整個社會科學方面最近的研究成果。講座交替邀請中法專家來作報告，並與對此有興趣的聽眾、研究人員、教授、大學生等進行交流。

數所大學和科研機構不僅輪流作為東道主歡迎各方主講人，而且積極參與了講座的組織活動。它們分別是：北京大學、清華大學、北京師範大學、中國社會科學院歷史研究所、考古研究所和社會學研究所、中國科學院自然科學史研究所以及國家圖書館。

為了使更多的人瞭解講座中介紹的研究成果，現在我們著手將其中的一部分以中法兩種文字的單行本形式印行出版。作者的研究領域是清史和滿族史，代表作為《清代八旗駐防制度研究》和《遼東移民中的旗人社會》等。從1996年以後開始對口述歷史產生興趣，1999年出版第一部口述史著作《最後的記憶：十六位旗人婦女的口述歷史》，以一個特殊人群清代旗人的女性後裔作為訪談和研究對象，紀錄她們在1911年清朝覆亡之後的坎坷經歷。此後作者進一步將目光投向北京城近百年的變遷和京城百姓對這一變遷的遭遇與記憶，嘗試從個體的角度，也就是從個人的生活經歷和生命過程的角度入手，來追溯百年來不同社會階層、不同族群身份的老北京人的種種命運，進而理解北京城近百年的興衰史。

本出版物得到法國外交部的資助

第十四號

歷史、考古與社會——中法學術系列講座

淺談北京城的口述史

定宜莊

法國遠東學院北京中心

二〇一一年六月



第十四號

歷史、考古與社會——中法學術系列講座

淺談北京城的口述史

定宜莊



法國遠東學院北京中心編印 二〇一一年六月